Document généré le 18 juil. 2025 22:04

Continuité

CONTINUITÉ

Méduse
L'alliance des Époques et des Espaces

Pierre de Billy

Numéro 67, hiver 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16060ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Billy, P. (1996). Méduse : l'alliance des Époques et des Espaces. *Continuité*, (67), 36–41.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

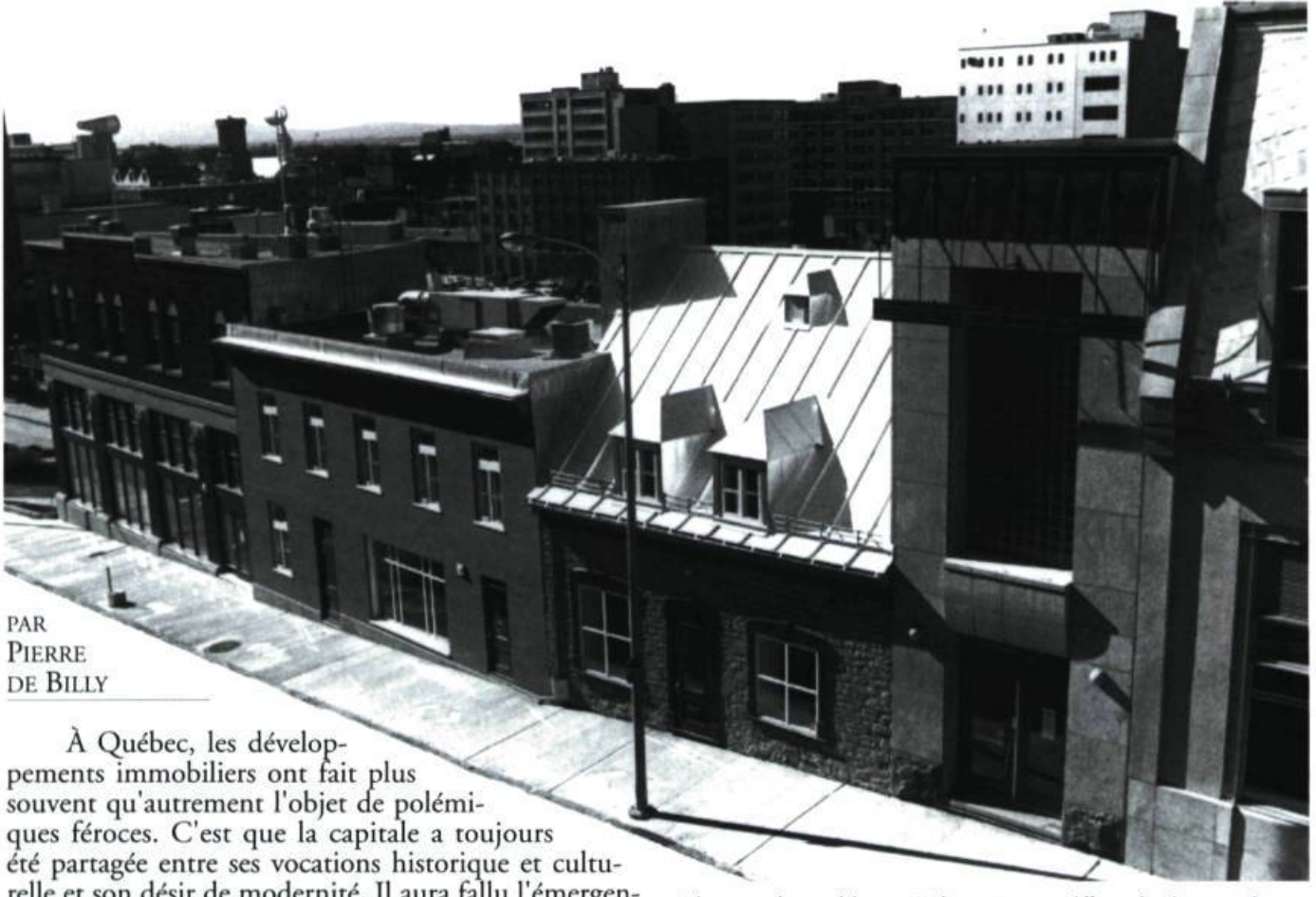
https://www.erudit.org/fr/

Méduse

L'Alliance des Époques et des Espaces

Photo : André Barrette

La côte d'Abraham, à Québec, a longtemps figuré le divorce entre la basse et la haute-ville. Déglinguée, elle marquait fortement cette distance physique et psychologique entre les deux noyaux urbains. Il fallait bien des artistes pour redonner à la côte sa fonction d'alliance.



Le langage architectural du projet Méduse est à ce point différent d'un bâtiment à l'autre qu'on reste surpris de la cohérence qui se dégage malgré tout de l'ensemble.
Photo : André Barrette

PAR
PIERRE
DE BILLY

À Québec, les développements immobiliers ont fait plus souvent qu'autrement l'objet de polémiques féroces. C'est que la capitale a toujours été partagée entre ses vocations historique et culturelle et son désir de modernité. Il aura fallu l'émergence d'une nouvelle approche architecturale pour mettre tout le monde d'accord. Cette approche, s'inspirant du simple bon sens, pourrait se résumer à un mot et son bémol : intégration, oui, mais pas à n'importe quel prix. En ce sens, la réalisation de projet Méduse constitue un éclatant succès.

L'harmonie dans la diversité

Les bâtiments de cette coopérative d'artistes qui a ouvert ses portes l'automne dernier composent aussi bien avec la vitre et l'inox qu'avec les pierres centenaires. Une audace qui, il n'y a pas si longtemps, aurait déplu aussi bien aux défenseurs de la tradition qu'aux tenants d'une certaine modernité austère et fonctionnelle. De fait, le langage architectural est à ce point différent d'un bâtiment à l'autre qu'on reste surpris de la cohérence qui se dégage malgré tout de l'ensemble. C'est sans complexe aucun que le bâtiment art déco qui abritait autrefois la procure de musique voisine le centre Vu avec sa façade résolument moderne.

« Et pourquoi la diversité ne serait-elle pas harmonieuse ? s'exclame l'architecte Émile Gilbert. Lorsque j'ai débuté la conception des plans de Méduse, j'ai rapidement compris que la dernière chose à faire serait de tenter de donner à la côte d'Abraham une homogénéité qu'elle n'a jamais eue. De tout temps, cette rue a accueilli des bâtiments aux vocations et aux styles extrêmement diversifiés. Il nous fallait aussi éviter le piège du mimétisme. La reproduction fidèle et figée des modes de construction anciens, ça va bien pour Place-Royale, pas pour une coop d'artistes d'avant-garde. »

Toutes créatives qu'elles fussent, les idées d'Émile Gilbert et des membres de Méduse n'ont pas toujours passé comme lettre à la poste. « On a dû, rappelle l'architecte, négocier certains aspects du projet original, comme cet enthousiasmant ascenseur pour bicyclettes qui s'est avéré trop onéreux ou encore les couleurs des maisons qui ont fait bondir les gens de la Commission de l'urbanisme de la Ville. Faut dire qu'on n'avait pas lésiné sur les teintes. Après tout, on est des artistes. Cela dit, les modifications ont été apportées à la satisfaction de tout le monde. » « Exact, confirme Jean-Guy Duquet, directeur du Service de l'urbanisme de la Ville de Québec. Les gens de Méduse ont convenu sans difficulté que leur rêve pouvait, à certains égards, être ramené à des proportions plus réalistes, alors que de notre côté, nous avons d'une certaine façon amendé notre approche urbanistique. Ainsi, pour le quartier Saint-Jean-Baptiste où est situé Méduse, nous privilégions normalement un rapprochement des caractéristiques architecturales du quartier. Cette approche vise en fait à intégrer les nouvelles constructions et à éviter des aberrations comme l'autoroute Dufferin-Montmorency qui éventre littéralement deux quartiers entiers. Avec Méduse, toutefois, nous avons admis sans problème l'ajout de fibres nouvelles dans le tissu urbain. Certains éléments ont beau trancher par leur facture

ENFANT UNIQUE

Pensée en Europe, élevée en Amérique.

On l'a nommée Québec.

Assise sur le roc, elle s'est choisi un fleuve

pour jeter son regard par-delà les mers.

Et le Monde l'aime ainsi.

VILLE DE québec

contemporaine, l'ensemble est tellement bien rythmé que les réserves l'ont vite cédé à l'enthousiasme. »

La population de la capitale ne s'y est d'ailleurs pas trompée. Jamais développement n'a, à Québec, été suivi avec plus de sympathie de la part des citoyens. À telle enseigne qu'il a constitué, au dire de certains, un véritable cours collectif sur le design de bâtiment. « Les seules critiques concernaient l'augmentation des coûts de l'opération, rappelle Émile Gilbert. Mais une partie du dépassement financier avait pour cause l'affaissement de la falaise. Elle menaçait littéralement de s'écrouler sur la rue Saint-Vallier. Il a fallu injecter un demi-million de mètres cubes supplémentaires de béton dans le sol pour consolider le tout, un travail que la Ville de Québec aurait dû accomplir tôt ou tard. Maintenant, on peut être tranquille, car Méduse a la configuration d'un iceberg. Ses fondations s'enfoncent jusqu'à près de 10 mètres dans le sol. »

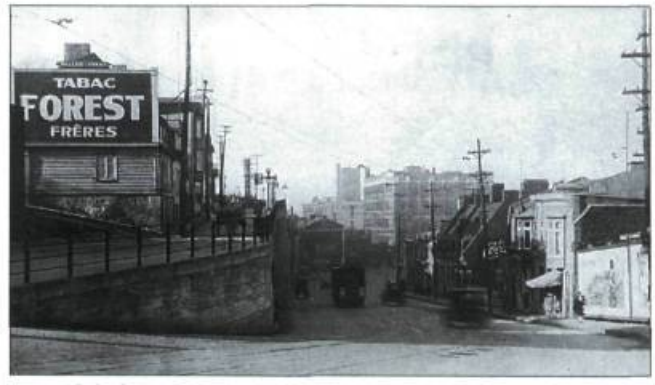
Un point de rencontre

L'idée d'un centre d'artistes fonctionnant sur le mode coopératif a germé chez les premiers membres du regroupement en 1989. « Nos premières démarches étaient très semblables à celles de locataires qui fondent une coopérative d'habitation », se remémore Gilles Arteau, coordonnateur du projet et directeur du groupe Obscure, l'un des organismes membres de Méduse. « Nous en avions assez, ajoute Gaétan Gosselin, directeur du centre Vu et actuel président du conseil d'administration de Méduse, d'occuper des locaux vétustes et d'être à la merci des propriétaires et des spéculateurs. Nos premières recherches nous ont dirigés vers trois sites potentiels. Deux d'entre eux — l'ancien entrepôt de F.X. Drolet et la Dominion Corset — étaient en basse-ville et le troisième — la côte d'Abraham — offrait le grand avantage de donner à nos membres pignon sur rue dans les parties basse et haute de Québec. Le choix final est on ne peut plus stratégique. Depuis plusieurs années, les ateliers de création de nombreux artistes et regroupements d'artistes se concentrent en bas de la falaise, alors que les diffuseurs, galeries et salles de performance, sont plus nombreux en haute-ville. Or, Méduse est à la fois un lieu de production et de diffusion. » Jonction entre artistes et marché, entre basse-ville et haute-ville, point de rencontre entre les différents médias artistiques, l'idée paraissait tentante en diable pour les « Médusards ».

« Bien sûr, dit Gilles Arteau, l'investissement était de taille et nous devions obtenir des enveloppes substantielles des trois niveaux de gouvernement. Le suspense a duré jusqu'aux ultimes annonces des ministères. Mais ce n'était pas là notre unique préoccupation, car à mesure que notre projet prenait forme, il est devenu clair que nous avions avantage à partager bien plus qu'un toit, mais aussi nos ressources et nos équipements. » En bout de ligne, le collectif Méduse allait faire encore plus, inscrivant dans sa charte la mission de pourvoyeur de services à la communauté artistique ou à la population. En d'autres termes, la coop restait résolument ouverte vers l'extérieur, évitant le repli sur soi et refusant la dénomination de « centre d'art », car les membres veillent jalousement à ne pas laisser le projet collectif dissoudre leur identité. « Méduse, comme corporation, n'a pas de mission artistique, précise Gilles Arteau. Elle n'est qu'un lieu. »

L'histoire au fil de la pente

La côte d'Abraham doit son nom à son premier propriétaire, Abraham Martin, qui utilisait, vers les années 1600, le sentier pentu pour permettre à son bétail d'aller s'abreuver au courant de la rivière Saint-Charles. Ce n'est que vers 1790 qu'elle connaîtra son premier développement résidentiel. Les faubourg Saint-Jean et Saint-Roch sont alors en pleine expansion. En 1845, le quartier Saint-Jean-Baptiste est presque entièrement détruit par le feu. La côte d'Abraham n'échappe pas au sinistre. Le quartier se reconstruit lentement et les nouvelles constructions seront surtout faites de brique, matériau plus solide, mais surtout ininflammable. À la fin du XIXe siècle, le quartier Saint-Roch devient un important arrondissement financier et la rue Saint-Joseph ravit à la rue Saint-Jean le titre de rue principale. Seul lien routier entre les deux artères, la côte d'Abraham devient une voie importante. Cette vocation se confirmera dans la première moitié du XXe siècle et, en 1930, de nombreuses entreprises prestigieuses étalent leurs vitrines le long de ses trottoirs.



La côte d'Abraham vers 1940
Photo : Archives de la Ville de Québec

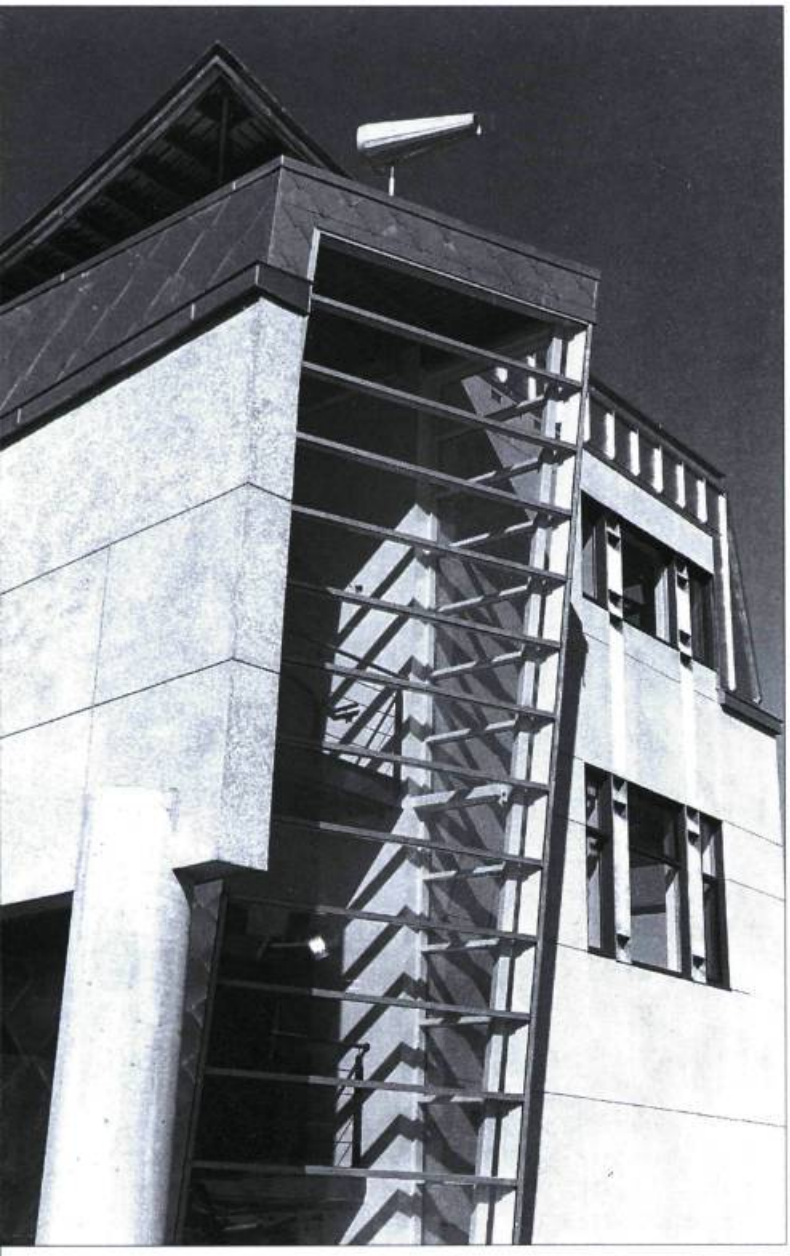
La détérioration de la côte d'Abraham remonte aux années 1950. L'intensification du trafic automobile et la construction d'escaliers reliant la haute et la basse-ville la privent graduellement du flot de passants qui arpentaient naguère ses trottoirs. L'artère est alors victime de son rôle de voie d'accès vers la haute-ville. Encore aujourd'hui, elle constitue la voie de passage la plus achalandée et la plus bruyante entre la ville basse et la ville haute. L'architecte de Méduse, Emile Gilbert, a d'ailleurs prévu l'aménagement de couloirs d'accès entre les bâtiments de façon à créer un rempart isolant pièces et bureaux des bruits de circulation de la côte.

Jeux dans l'espace

Et quel lieu ! Avec ses neuf immeubles tricotés en réseau, Méduse a l'air d'un gigantesque vaisseau amiral dont la proue fend la bise en direction du quadrilatère de l'École des arts visuels de l'Université Laval qui s'est installée dans l'ancienne fabrique de la Dominion Corset. La partie la plus haute du complexe ressemble à une poupe de caravelle, ce qui fait bien rire Émile Gilbert qui n'a jamais cherché à exploiter le thème marin dans la conception de Méduse. « La portion de toiture qui retrousse vers le ciel signifiait pour moi l'ouverture du dedans vers le dehors, comme une page de livre ou encore un couvercle qu'on soulève. Mais si on veut y voir l'arrière d'un galion, je trouve ça très bien, très imaginatif. »

La ligne imaginaire qui relie les toitures des immeubles gravissant la côte est presque exactement parallèle à l'inclinaison de la rue, un effet auquel Émile Gilbert tenait et qui est passé bien près de ne pas se réaliser. « Notre budget demeurant incertain jusqu'à la fin, il fut fortement question de ne pas faire culminer l'immeuble le plus élevé de la rue, ce qui aurait créé une déplorable cassure de la courbe. Heureusement, les fonds ont débloqué à point nommé. »

L'intérieur est quant à lui aménagé pour favoriser au maximum les collaborations entre les membres et la création interactive. L'immeuble est pourvu d'un réseau de télécommunications sophistiqué qui relie entre eux ateliers, bureaux et salles d'exposition, rendant ainsi possibles des échanges graphiques, sonores, audiovisuels et informatiques instantanés. L'art à l'ère postindustrielle, en somme.



L'architecture résolument moderne convient bien à une coopérative d'artistes d'avant-garde. La partie la plus haute du complexe ressemble à une poupe de caravelle.
Photo : André Barette

Un mégasauvetage

Mais au-delà de sa valeur esthétique et des possibilités artistiques étendues qu'elle permet, Méduse passera à la postérité pour le mégasauvetage auquel

Les Médusards

Plusieurs organismes de production artistique ont manifesté dès le départ leur intention de participer à l'aventure de Méduse. Certains, comme Vidéo Femmes et le groupe Inter Le Lieu, ont préféré se retirer, les premières pour des raisons pratiques et les seconds pour des motifs idéologiques ; les artistes d'Inter se méfient en effet des dollars qu'on a fait pleuvoir sur Méduse, y voyant un danger pour l'indépendance d'esprit des artistes. Sont demeurés en bout de ligne 11 organismes. Sept de ces groupes sont au plein sens du terme des centres de production artistique. Les studios Avatar se spécialisent dans l'art audio, alors que les productions Recto-Verso se consacrent à la recherche en arts de la scène et en création multidisciplinaire. Pour sa part, le centre Vu s'est donné le mandat de produire et de diffuser des œuvres utilisant les diverses techniques liées à la photographie. Les groupes Engramme et Obscure touchent de plus près aux arts visuels ; le premier est un atelier de gravure et le second explore le vaste champ des arts dits actuels, ses recherches intégrant notamment le multidisciplinaire et l'informatique appliquée à la création artistique. Comme son nom l'indique, la Bande Vidéo s'occupe pour sa part de productions audiovisuelles sur support magnétoscopique. Les artistes de l'Œil de poisson produisent leurs œuvres à partir de bois, de pierre et de métaux, leurs matériaux de prédilection.

On retrouve aussi à Méduse deux collectifs de recherche théâtrale, Arbo Cyber et PluraMuses, une coopérative de cinéma, Spirafilm, et une radio communautaire, CKIA Radio Basse-Ville. Ces organismes regroupent en tout 1000 membres et leurs activités rejoignent plus de 90 000 personnes.

Méduse passera à la postérité pour le mégasauvetage auquel elle aura participé. Elle a redonné à Québec un lien entre la ville basse et la ville haute.
Photo : André Barrette

elle aura participé, celui d'une large portion du centre-ville qui a fait à Québec comme une balafre pendant presque quatre décennies. Un quartier dévitalisé qui avait perdu jusqu'à son nom, n'étant plus désigné que par une appellation de terrain vague : « l'espace Saint-Roch ».

« Je ne veux pas avoir l'air de priver nos élus de leur mérite, susurre le peintre Louis Fortier, mais les revitalisations de quartiers réussies ont lieu avant tout sur le terrain, pas sur le papier. » Louis Fortier sait de quoi il parle. C'est lui qui,un beau jour de l'été 1991, a fondé l'îlot Fleurie en débarquant sur le terrain abandonné de l'espace Saint-Roch avec une boîte à fleurs et une sculpture de son ami Irénée Lemieux. « À partir de là, j'ai perdu le contrôle de mon initiative. Un tas de gens sont accourus de partout pour aider au nettoyage du terrain et aménager les lieux. Certains ont installé une balançoire, de jeunes artistes ont exposé leurs œuvres, un troisième groupe a fondé un potager communautaire. Bref, un mouvement entièrement spontané s'est organisé autour du simple fait que des dizaines de citoyens ne supportaient plus la vision de ce no man's land urbain. »

Dans le même temps, la Ville réagissait en aménageant un parc-jardin. Ce nouvel aménagement est superbe, mais la proximité immédiate de la joyeuse anarchie de l'îlot Fleurie provoque un tel contraste que cela crée chez les visiteurs une sorte de choc esthétique. « On a l'air un peu broche à foin à côté, rigole Louis Fortier, mais on a un petit quelque chose de plus : ça déborde de vie de notre côté, alors que le parc Saint-Roch fait un peu guindé. Non que je critique l'aménagement de la Ville. Au contraire, je l'aime bien ce parc, car je suis convaincu que les citoyens vont un jour se l'approprier, le rendre vivant. »

Les locaux de la côte d'Abraham étaient dans un état de délabrement avancé avant que ne soit entreprise l'aventure de Méduse.
Photo : André Barrette

Méduse et ses amis

La construction du complexe Méduse a été rendue possible grâce à la contribution financière de la Ville de Québec et des gouvernements fédéral et provincial. L'Administration du maire Jean-Paul L'Allier a consenti 1 355 000 $ alors que le ministère québécois de la Culture et des Communications a aidé à combler la majeure partie des dépenses excédentaires en octroyant un million de plus que le montant prévu à l'origine, soit plus de 4 900 000 $ au total. Le ministère du Patrimoine du Canada a pour sa part contribué pour un montant total de 3 150 000 $. À ces subsides se sont ajoutés la part des groupes membres totalisant 510 000 $ et un apport de 35 000 $ de la société Gaz Métropolitain.